

Une bourse qui peut vous mener loin!

Angèle Dufresne

Grâce au programme de bourses de mobilité du ministère de l'Éducation du Québec, l'UQAM a littéralement des millions de dollars à offrir aux étudiants des trois cycles qui désirent faire une partie de leur scolarité à l'extérieur du Québec. Dernière d'un programme de trois ans, l'année 2002-2003 qui débute avec le prochain concours de mars 2002 a accumulé les surplus non dépensés des années antérieures, de sorte que les coffres sont pleins et débordent! Les facultés où les surplus sont particulièrement importants sont en sciences, sciences humaines et sciences de la gestion. Par contre, en science politique et droit et en lettres, langues et communication, les fonds se font plus rares parce que la demande dépasse largement l'offre.

C'est donc maintenant où jamais le temps de songer à un échange, à un stage ou à un projet de recherche à réaliser à l'étranger pour tous ceux qui sont admissibles à ce programme, c'est-à-dire les étudiants à temps complet (résidents québécois), ayant complété au moins 30 crédits (1^{er} cycle) ou 9 crédits de formation (2^e et 3^e cycles), avec une moyenne académique d'au moins 3,2 sur 4,3 et prêts à partir pour un minimum de deux mois et un maximum de huit mois à l'étranger.

Depuis l'année 2000-2001, l'UQAM reçoit 1,2 million de dollars du MEQ par année pour financer le programme des bourses de mobilité. L'attrait de «l'international» était très faible à l'UQAM avant l'instauration de ce programme. Jusqu'en 1999-2000, en effet, l'UQAM n'envoyait que 30 à 60 étudiants à l'étranger par année. La note encourageante, toutefois, d'expliquer Annie Girard du Bureau de la coopération internationale (BCI), c'est que depuis que les bourses de mobilité du MEQ existent, le nombre de participants a doublé chaque année.

«Mais nous sommes très très loin du compte en termes d'inscriptions à ce programme», précise-t-elle, principalement du fait que ces bourses ne sont pas suffisamment connues à la fois des étudiants et de leurs professeurs qui pourraient les inspirer ou les aider à formuler un projet de formation académique, de stage ou de recherche à l'étranger.

En 2000-2001, seulement 124 étudiants et, en 2001-2002, environ 250 (chiffre estimé, car le concours d'automne ne prendra fin que le 31 octobre en sciences humaines et le 1^{er} novembre en sciences de la gestion), ont répondu ou répondront à l'appel pour l'obtention d'une bourses de mobilité internationale, un nombre qu'il faudra absolument hausser à plus de 300 en 2002-2003 si l'on ne veut pas avoir à remettre les surplus non utilisés au Trésor public, mais surtout si l'on veut pouvoir convaincre le MEQ de renouveler l'expérience pour un deuxième terme de trois ans (2003 à 2006). Commencer à préparer sa demande maintenant pour le prochain concours du mois de mars n'est pas trop tôt, d'ajouter Annie Girard.

Ces bourses, qui peuvent être jumelées à des bourses d'excellence ou même des prêts et bourses du Québec sont de 750 \$ ou de 1000 \$ par mois, selon les destinations choisies, et couvrent les frais de logement et de subsistance des étudiants à l'étranger. Selon des statistiques établies par le BCI, les étudiants du premier cycle sont les plus nombreux à profiter des bourses de mobilité, la France est la destination la plus populaire et la Faculté des lettres, langues et communication celle qui envoie le plus grand nombre de candidats à l'étranger. Mais parmi les pays également prisés par les candidats de 2000-2001, on retrouve le Togo où un groupe de 25 étudiants de la Faculté d'éducation est parti faire un stage de coopération, les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Inde, le Mexique, etc.

Par ailleurs, les étudiants se répartissent à peu près également entre ceux qui partent pour de courts séjours (une session) et pour de longs séjours (deux sessions) effectués dans un pays étranger. Cette formation, faut-il le rappeler, lorsqu'elle est faite dans le cadre des programmes bilatéraux établis par l'UQAM et l'UQ ou des pro-

grammes de la CREPUQ est entièrement créditée. Les formulaires et documents à compléter doivent être acheminés au Bureau de la coopération internationale (à l'attention d'Annie Girard, 987-3000, poste 4706), mais ce sont les facultés qui font la sélection des candidats admis au programme, selon la qualité des projets reçus et le budget qui leur a été imparti par le BCI.

Perfectionner son espagnol au Costa Rica

Ces bourses de mobilité ont parfois complètement transformé la vie ou le projet de recherche de certains étudiants. Geneviève Matton, étudiante au baccalauréat en administration des affaires – spécialisation gestion du tourisme – n'en était pas à ses premières armes en ce qui regarde les séjours à l'étranger quand elle est partie au Costa Rica en 1999 pour presque un an (ce n'est qu'à son retour qu'elle a appris qu'elle pouvait rétroactivement bénéficier d'une bourse de 3 000 \$ du programme de mobilité internationale du MEQ qui venait d'être mis sur pied).

Elle avait déjà participé à un programme d'échanges internationaux lorsqu'elle était au secondaire et fait plusieurs séjours d'études à Vancouver, aux États-Unis et en Espagne. Elle connaissait déjà l'espagnol mais souhaitait le perfectionner; le but de son séjour, toutefois, était d'essayer de comparer comment s'enseignait la gestion de la clientèle en Amérique centrale et au Québec. Elle s'est inscrite à l'Université internationale des Amériques à San José, la capitale du Costa Rica, et y a rencontré des étudiants de toute l'Amérique latine.

Ce qu'elle a retiré de son séjour? «J'ai appris des tas de choses qu'aucun livre n'aurait pu m'enseigner. Le fait que je fréquente une université internationale m'a également mise en contact avec des étudiants de partout.» Geneviève songe à une carrière en Amérique latine en administration ou en développement international. Elle est convaincu que ce séjour ainsi que les autres qu'elle a effectués à l'étranger lui ouvriront des portes lorsque le moment sera venu de se chercher un emploi. Elle termine son baccalauréat cette année tout en étant monitrice d'espagnol à l'École de langues l'UQAM. Elle a 23 ans et est mariée à un Costaricain...

Étudier l'hindi au bord du Gange

Alain Bédard, à la maîtrise en sciences religieuses, a passé huit mois en Inde l'an passé avec un groupe d'étudiants de l'UQAM, de Concordia et de l'Université de Montréal regroupés, dans un premier temps, par le professeur Mathieu Boisvert qui enseigne les religions orientales au Département de sciences religieuses; puis avec deux étudiants de l'UQAM à parcourir les lieux saints de l'Inde dans le but de nourrir son projet de recherche. Lui non plus,

n'en était pas à son premier voyage à l'étranger. C'était la troisième fois qu'il se rendait en Inde. Ce n'est que lors de ce dernier voyage toutefois qu'il a eu l'impression d'être autre chose qu'un touriste. D'abord parce qu'il s'est mis à l'étude intensive de l'hindi, puis parce que le rythme différent d'un long séjour favorise l'établissement de contacts plus durables avec les gens du pays.

Le groupe dirigé par le professeur Boisvert a vécu une expérience unique en participant à une grande fête religieuse – la *Kumbha Mela* – qui a lieu tous les douze ans à Prâyâg, lieu saint de l'Inde, là où le fleuve Yamuna se jette dans le Gange. Des millions de pèlerins hindouistes venus de tous les coins du sous-continent indien assistent à cette fête. Nos «pèlerins» québécois campaient dans des tentes parmi la foule et pouvaient converser avec des *sadhus* (ascètes) et autres fervents participants entre deux ablutions dans les eaux sacrées du Gange, grâce aux services de traduction offerts par des étudiants de l'Université de Allahabad (ville très importante située tout près de Prâyâg), jumelés pour la circonstance aux étudiants québécois.

Après cet événement qui se déroulait sur une période d'un mois, Alain Bédard est parti pour Bénarès, autre ville sainte entre toutes, située plus à l'est sur le Gange pour y passer trois mois à étudier l'hindi. Il a également séjourné à Mathura (près de New Delhi), à Darjeeling sur les contreforts de l'Himalaya, puis à Musoorie à plus de 1 100 km à l'ouest, également au pied de l'Himalaya, où il a poursuivi ses cours intensifs de langue. Grâce à ce voyage, Alain a réussi à mieux cerner les limites de son sujet de mémoire de maîtrise qui doit porter sur la *Holi*, fête des couleurs ou de la transgression, dédiée au dieu Khrishna. Il a appris aussi à tirer pleinement parti d'opportunités qui se présentaient à lui, absolument imprévisibles au départ.

Côté financier, Alain a pu comparer l'aide apportée par la bourse de mobilité du MEQ, à ce qu'il a vécu lors de ses deux autres voyages. La bourse de 750 \$ par mois jumelée à des montants provenant d'autres sources académiques, a couvert presque tous les frais, précise-t-il, mais il fallait «vraiment faire attention» au budget. Néanmoins, Alain n'aura pas à rembourser pendant des mois un emprunt, comme il a dû le faire pour son premier voyage, et il s'en dit fort satisfait. Sans cette bourse, il n'aurait jamais pu faire le voyage qui l'a amené pendant huit mois aux sources de la spiritualité indienne, à «mieux comprendre comment les gens vivent leur religion».



Les pieds dans le sable des rives du Gange, regroupés devant les tentes de toile qui lui servaient d'abri, les étudiants québécois qui ont participé à la *Kumbha Mela* en Inde l'an dernier avec le professeur Mathieu Boisvert du Département de sciences religieuses (troisième à partir de la gauche). Alain Bédard, étudiant à la maîtrise en sciences religieuses, porte un chandail rayé et se tient derrière Pawlavi, étudiante en anthropologie de l'Université d'Allahabad, qui servait d'interprète au groupe.